Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 44

Artikel: Au village
Autor: P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

M^{me} AUBAN. — Tu écris : Jacques m'abandonne. Que signifie ce mystère ?

HÉLÈNE. — Jacques veut m'abandonner parce qu'il aime une autre femme.

AUBAN. — Tonnerre.

M^{me} AUBAN. — Ma pauvre chérie, c'est épouvantable.

AUBAN. — C'est un sacrifiant.

M^{me} AUBAN. — Un misérable.

AUBAN. — Il faut le faire interner.

HÉLÈNE. — Il faut éviter les cris inutiles, papa. Jacques s'est épris d'une jeune fille qu'il est inutile de nommer...

AUBAN. — Quelque gourmandine ?

HÉLÈNE. — Peu importe ! Le fait est que je traverse une crise grave. Que Jacques soit résolu à me quitter, je n'en suis heureusement pas sûre. J'espère...

AUBAN. — Qu'espères-tu ? Qu'il te reviendra après avoir sali ton honneur ! Pas de ça, ma fille. S'il ne te quitte pas, c'est toi qui partiras.

HÉLÈNE. — Mais, papa...

AUBAN. — Il n'y a pas de « mais, papa ». Tu me connais, ma fille ; je suis un homme tout d'une pièce. Mes principes : une barre de fer. J'ai toujours été fidèle à mon parti, à mes amis et à ma femme. Je ne connais que ça. Ton mari se fiche de toi. Je le renie.

HÉLÈNE. — C'est très beau cela. Seulement je me demande ce que devient mon foyer dans cette combinaison.

M^{me} AUBAN. — Tu auras le nôtre.

AUBAN. — Naturellement. Un foyer honnête, ce n'est pas là.

HÉLÈNE. — Maman, je suis très touchée de votre offre ; mais, si accueillante que soit votre maison, elle ne remplacera pas mon nid et je n'y serai plus chez moi, entre mon mari et mes enfants.

AUBAN. — Parbleu, j'oubliais celle-là : ses enfants, il veut abandonner ses enfants ! Il faut vivre de nos jours pour voir une misère pareille !

HÉLÈNE. — C'est justement pour cela qu'il faut l'empêcher.

AUBAN. — Jamais de la vie ! Cet homme est coupable. Il déshonore le nom qu'il t'a donné. Raie-le de ta vie et le divorce te permettra d'effacer le nom.

HÉLÈNE. — Ne voyez-vous pas que votre morale rigoriste a, pour moi, la même valeur que la faiblesse de Jacques, puisqu'elle me conduit au même abîme : la perte de mon foyer.

AUBAN. — Comme tu voudras. Mais je te préviens que, moi, je n'entends pas être entraîné dans ton déshonneur. Je te désavouerais publiquement. Mes principes, mon austérité sont assez connus...

HÉLÈNE. — Tu me renies aussi ?

AUBAN. — Si tu persistes à vouloir vivre avec un indigne.

HÉLÈNE. — C'est trop fort, vraiment, c'est agaçant ! Es-tu sûr, papa, d'avoir le droit de parler ainsi ?

AUBAN (*suffoqué*). — Que dis-tu ? Qu'oses-tu prétendre ?

HÉLÈNE. — Je regrette d'en arriver là, mais, vrai, tu es exaspérant.

AUBAN (*hors de lui*). — Expliqueras-tu tes paroles ?

HÉLÈNE. — Quand tu étais député, en nonante-six, n'as-tu pas indignement trompé maman, ne l'as-tu pas fait souffrir comme je souffre aujourd'hui ?

AUBAN. — Elle est raide, celle-là. Si je croyais venir chez ma fille pour être insulté.

M^{me} AUBAN. — Hélène, tu n'aurais pas dû abuser...

HÉLÈNE. — Eh bien, quoi ! J'ai dit la vérité pour vous faire sentir un peu l'hypocrisie de vos conseils égoïstes.

M^{me} AUBAN (*à Hélène*). — Hélène, calme-toi, je t'en prie. Ton père s'est emballé ; il n'a plus mesuré ses paroles. Demain, il pensera autrement. (*À Auban*) Ecoute, Auguste...

AUBAN. — Je n'entendrais pas un mot de plus. Viens, Angèle. (*Sur la porte*) Et tiens-toi pour dit que je te renie et que je te déshérite... Qui m'aurait dit, quand j'étais député en nonante-six... (*Il s'oriente*).

GEORGES JACOTTET.

Au village. — Alo, Samuël, te va à la mécanique ?

— Oï, m'â l'est pas po la granna..., l'est po la pussé. — P.

Le nouveau. — Lu sur un fût, vin nouveau de la maison H. Contesse, à Cully, la rime suivante :

Villette 1918.

Le vin que Joffre
Cher coûtera,
Mais grâce à Foch
On en boira.

Grippe. — L'imprimerie Büchler et Cie, à Berne, publie sous le titre *La Grippe, comment la prévenir et la guérir*, un opuscule rédigé par des médecins expérimentés, qui sera partout bien accueilli et est appelé à rendre de bons services. Ce que l'on doit faire pour se préserver de cette maladie infectieuse et pour s'en guérir y est clairement exposé. Le prix est de 10 centimes l'exemplaire ; grand rabais pour de fortes commandes.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

35

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Lucy, comme pressentant quelque chose, s'était levée. A la vue de mon vieil oncle, elle alla au-devant de lui ; puis, faisant un retour sur elle-même, elle ne put réprimer son attendrissement. Mon oncle, serein comme toujours et fidèle à un ancien usage de galanterie, prit la main de cette jeune dame, et, s'étant incliné, il la porta à ses lèvres : Souffrez, belle dame, lui dit-il, que je vienne vous rendre la visite dont vous m'honorâtes, il y a cinq ans, en me ramenant cet mauvais garçon-là... Je sais repris-il en voyant couler les larmes de Lucy, je sais que vous êtes affligée... ce noble vieillard était votre père !... Je sais aussi que voici monsieur votre époux... et digne de l'être, puisqu'il vous l'avait choisi.

Le monsieur, en cet instant, serra la main de mon oncle, en l'invitant à s'asseoir sur un siège qu'il avait lui-même approché, pendant que je n'avais d'attention que pour cette scène.

« Monsieur, dit à son tour Lucy, vous pardonnez à mon émotion. Quand à Lausanne je vous vis, vous et mon père dans la même chambre, tous les deux du même âge à peu près, tous les deux bien nécessaires au bonheur de deux personnes... j'eus alors des pressentiments que votre présence me rappelle trop vivement en cette instant... Je remercie Dieu de ce qu'il vous a conservé. Si le hasard ne m'eût fait rencontrer monsieur Jules, mon intention était de ne point quitter Genève sans avoir été chercher de vos nouvelles... mais il m'est plus doux de vous voir bien portant comme vous paraissez l'être, et je suis aussi reconnaissante que confuse de ce que, pour me procurer ce plaisir, vous êtes monté jusqu'ici.

— Bonne madame, dit mon oncle, vous êtes une charmante créature ! et c'est plaisir que de vous entendre. A Lausanne, il monta bien, votre père... et il n'en fut pas payé par cet accueil qu'on ne sait faire qu'avec votre voix, vos manières et votre cœur... Chère madame, soyez heureuse... Bientôt, bientôt, je monterai plus haut encore !... si ce n'est que voici mon pauvre Jules qui n'y consent pas...

— Ah ! toujours moins, bon oncle, lui dis-je tout ému du rapport aussi triste que frappant qu'il y avait maintenant entre ma situation et celle où j'avais vu autrefois Lucy ; et je lisais dans l'expression de cette jeune dame que sa pensée en cet instant rencontrait la mienne.

— Que je ne vous dérange point, reprit mon oncle après quelques propos. Vous regardiez les essais de mon pauvre Jules... je vais vous laisser. Dites, je vous prie, à monsieur que je regrette aujourd'hui ne pas savoir l'anglais plutôt que l'hébreu... j'aurais eu le plaisir de l'entretenir. » Puis, prenant la main de Lucy : « Adieu, dit-il, mon enfant... soyez heureuse... C'est le droit d'un vieillard que d'accompagner de ses bénédictions une aussi jeune dame... ainsi fais-je. Adieu, cher monsieur ; vous êtes unis... je ne vous séparerai plus dans mon souvenir. »

A ces mots, mon oncle Tom, s'étant incliné de nouveau, baisa la main de Lucy et se retira. Tous trois nous l'accompagnâmes, pénétrés de ce vif sentiment de respect et d'affection qu'impose la vieillesse aimable, et auquel se mêle une mélancolique pensée.

Quand mon oncle se fut éloigné, nous nous assimes. Lucy parlait de lui ; elle voulait lui trouver des traits de ressemblance avec son père, surtout dans cette sereine gaieté, dans cette politesse si vraie, sous des formes un peu antiques ou familières ; et souvent elle s'arrêtait après ces remarques, comme attristée par l'idée de la perte que me réservait un prochain avenir. Puis, changeant l'objet : « Monsieur Jules, me dit-elle, non sans qu'un souffle de rougeur colorât ses joues, nous avons apporté avec nous ce portrait de mon père que vous connaissez... Notre désir serait d'en avoir deux copies. J'espère que vous voudrez me faire le plaisir de vous charger de ce travail. Votre talent nous est une garantie qu'il répondra à notre attente, quand déjà le souvenir que vous avez conservé de mon père bien-aimé est un motif qui me touche plus encore. »

Que l'on juge de ma joie ! Il me fallut en contenir l'expression ; mais Lucy et son époux parent, au travers de mon embarras et de ma confusion, en mesurer toute la vivacité. Ce qui l'augmentait encore, c'est le sentiment que j'avais qu'un pareil travail n'était pas au-dessus de ma portée. Le jour même j'allai prendre le portrait, et, m'étant mis à l'œuvre, je me vis cette fois bien décidément lancé dans la carrière des beaux-arts.

Quelle occupation charmante !... Mon crayon avait à retracer cette figure bien-aimée ; il avait à reproduire les contours de la taille, la gracieuse mollesse de l'attitude... Parfois je m'arrêtai, épris de mon modèle, et, pour quelques instants, l'émotion m'empêchait de poursuivre.

« Bonne madame ! dit mon oncle, quand il apprit ces grands événements... je regrette de n'avoir pas su l'anglais plutôt que l'hébreu... Te voilà bien content, mon pauvre Jules !... c'est permis. » Il se redressa : « Et que cet ouvrage te fasse honneur ! Qu'on y voie observées les lois du clair-obscur, celles des deux perspectives, tant linéaire qu'aérienne... et puis, l'entente de l'art... et puis... Bonne dame ! aussi affectueuse, en vérité, qu'elle est belle ! »

Cependant la calèche de Lucy, durant sa dernière visite, avait stationné du côté de la maison qui fait face à l'hôpital, tandis que les équipages qui amenaient les modèles de mon confrère arrivaient par le côté qui fait face à la cathédrale.

Cette circonstance avait attiré l'attention des locataires ; aussi lorsque, après mille conjectures dans lesquelles ils n'avaient eu garde de songer à moi, ils eurent reconnu que cette calèche à armoiries stationnait là à mon intention, la renommée de ma gloire, gloire toute neuve et d'autant plus brillante, monta d'étage en étage.

Au moins quinze têtes s'étaient tout à coup montrées aux fenêtres qui donnent sur la rue, regardant curieusement les laquais descendre, ouvrir la portière, et la jeune dame entrer dans l'allée, appuyée sur le bras de son époux. Ici les conjectures avaient commencé : « Chez qui monte-t-elle ?... Serait-ce, avait pensé le musicien, un amateur que la Providence ?... » Et toutes les têtes s'étaient reportées vers les fenêtres, mansardes, œils-de-bœuf donnant sur la cour... Lucy montait. Lucy avait franchi l'étage ; décidément cette belle dame allait chez le jeune artiste !!! et ma gloire s'était élevée jusqu'aux astres.

Il n'y eut que le géomètre et sa famille qui s'aperçurent peu de ces grands événements. Le chef de la maison était aux champs, occupé à prendre ses angles, la mère vaquait aux soins du ménage, tandis que la fille aînée, de l'autre côté de ma cloison, travaillait aux feuilles de son père. Au milieu de cette vie active et austère, il y avait peu de temps à donner aux affaires de la rue et au commérage des voisins.

(A suivre.)

KeFol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE
5 TABLETS P. 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS